

| | |
|--------------|---|
| Title | Fonction du <<fontenellisme>> et de l' <<espagnolisme>> dans la Vie de Henry Brulard : 2. Espagnolisme d'Elisabeth Gagnon |
| Author(s) | Kasuya, Yuichi |
| Citation | Gallia. 1995, 34, p. 9-16 |
| Version Type | VoR |
| URL | https://hdl.handle.net/11094/12538 |
| rights | |
| Note | |

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Fonction du « fontenellisme » et de l'« espagnolisme » dans la *Vie de Henry Brulard* :

2. Espagnolisme d'Elisabeth Gagnon

Yuichi KASUYA

Elisabeth Gagnon, qui se range, avec son frère, du côté du petit Henri, est décrite dans la *Vie de Henry Brulard* comme une personne dotée d'un caractère « élevé et espagnol¹⁾ », « parfaitement noble, [...] avec les raffinements et les scrupules de conscience espagnols²⁾. » Ainsi c'est elle qui a transmis son « espagnolisme³⁾ » au futur écrivain : « Dès que je suis ému je tombe dans l'espagnolisme, communiqué par ma tante Elisabeth [...] ⁴⁾. »

On a déjà beaucoup discuté sur ce néologisme, surtout sur ses aspects positifs⁵⁾. Il faut cependant noter que dans le langage stendhalien ce terme n'est pas totalement dénué de connotations négatives.

Pour Stendhal, l'Espagne incarne d'abord l'image d'un pays tyrannique qui, sous Philippe II, a opprimé la belle Italie qu'il aime tant⁶⁾. Ce sont encore les Espagnols qui auraient avili les mœurs italiennes avec l'introduction du chevalier servant⁷⁾. Selon Stendhal un des premiers traits remarquables du

1) ch.III, (*Œuvres intimes II*, Pléiade, p.552.

2) ch.VII, p.595.

3) ch.XXI, p.727. Le mot apparaît pour la première fois le 30 décembre 1835. Madeleine Renedo en donne la définition suivante : « la folle esthétique du sublime, de la démesure par la contemplation. [...] Une folie qui ne part pas de l'ivresse de la vie que donne l'intensité des sensations — ceci serait folie « italienne » — mais des affrontements héroïques » (« Espagnolisme, folie de Stendhal » in *Stendhal Club* no. 67, 1975, p.236).

4) ch.XXXII, p.835.

5) Entre autres, Madeleine Renedo, *art. cit.* ; Jacques Houbert, « Don Stendhal l'Espagnoliste », in *Stendhal Club* no. 51, 1971.

6) Voir *Promenades dans Rome III*, Cercle du Bibliophile, p.86 ; *De l'Amour II*, p.217-218.

7) *L'Italie en 1818* in *Rome, Naples et Florence II*, Cercle du Bibliophile, p.503. Voir aussi *Promenades dans Rome III*, p.87-88. Nous ne prétendons nullement que Stendhal n'aimait pas l'Espagne. Nous voulons juste faire remarquer que l'Espagne pouvait avoir des connotations négatives dans le champs sémantique stendhalien. Voir aussi J. Dechamps, « Stendhal et l'Espagne », *Editions du Stendhal Club*, no. 16, 1926.

caractère espagnol serait probablement le goût de la rêverie. Voyons l'image stendhalienne d'un Espagnol dans les *Mémoires d'un Touriste* :

Cet Espagnol, [...] se repaît, dans l'intérieur de son âme, des chimères les plus ravissantes.

Remarquez bien ceci : ce n'est pas la réalité, c'est son imagination qui se charge de les lui fournir. Il résulte de là que, dans les moments de passions, la lorgnette du raisonnement est entièrement troublée ; il ne peut plus apercevoir rien de ce qui existe réellement⁸⁾.

On retrouve bien ce penchant rêveur chez Elisabeth Gagnon, de qui venaient « tout l'honneur, tous les sentiments élevés et fous de la famille⁹⁾ » :

Un jour ma tante Elisabeth Gagnon s'attendrit sur le souvenir de son frère, mort jeune à Paris ; [...] Evidemment cette âme élevée répondait à ses pensées, et comme elle m'aimait m'adressait la parole pour la forme.

« Quel caractère ! [...] Quelle activité ! » [...]

Et aussitôt, se reprenant et songeant devant qui elle parlait, elle ajouta :

« *Jamais je n'en ai tant dit.* [...] ¹⁰⁾ »

Ce goût excessif pour la rêverie profonde sur l'héroïsme est presque toujours synonyme d'incompétence dans la vie active. D'où un jugement nuancé de Stendhal sur son propre caractère trop pensif : « [...] toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité (comme un cheval ombrageux, me dit dix-sept ans plus tard M. le comte de Tracy)¹¹⁾. » Stendhal impute sa maladresse en société à cet espagnolisme inopportun qu'il a hérité de sa grand-tante :

[...] Ma tante Elisabeth avait l'âme espagnole. Son caractère était la

8) *Mémoires d'un Touriste II*, Cercle du Bibliophile, p.505. Sur ce point, Madeleine Renedo fait une remarque intéressante : « La langue espagnole appelle ces espoirs imaginaires des « ilusiones » et les victimes des « ilusos », mots qui n'ont pas d'équivalent en français. Les « ilusiones » espagnoles sont des espoirs parfaitement réalisables alors que les « illusions » françaises sont du domaine des chimères. » (*Art. cit.*, p.233)

9) ch.VII, p.600.

10) ch.VII, p.600-601.

11) ch.XLIII, p.934.

quintessence de l'honneur. Elle me communiqua pleinement cette façon de sentir et de là une suite ridicule de sottises par délicatesse et grandeur d'âme¹²⁾.

La plupart de mes folies apparentes, surtout la bêtise de ne pas avoir saisi au passage l'occasion qui est chauve comme disait d[on] Japhet d'Arménie ; toutes mes duperies en achetant, etc., etc., viennent de l'*espagnolisme* communiqué par ma tante Elisabeth, [...] ¹³⁾.

Si Stendhal admet que son orgueil était « insupportable¹⁴⁾ », ne peut-on pas y voir une condamnation implicite de cet « espagnolisme » ? ¹⁵⁾ Du moins les idées héroïques qui emplissaient la tête de Henri étaient intempestives dans ses années de collégien :

Je ne réussissais guère avec mes camarades ; je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondis à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole¹⁶⁾.

Ce serait encore cet espagnolisme qui l'aurait empêché de devenir un nouveau Molière :

Cet espagnolisme m'empêche d'avoir le *génie comique* :

1° Je détourne mes regards et ma mémoire de tout ce qui est bas ;

2° Je sympathise, comme à dix ans lorsque je lisais l'Arioste, avec tout ce qui est contes d'amour, de forêt [...], de générosité¹⁷⁾.

12) ch.XII, p.652.

13) ch.XXI, p.731. Voir aussi ch.VII, p.595, ch.XXI, p.727, ch.XXI, p.730. Qu'on se souvienne aussi des notions « les plus exagérées, les plus espagnoles » qui remplissaient la tête de Julien auprès de Mme de Rênal (*Le Rouge et le Noir*, I, p.75).

14) ch.IX, p.624.

15) « espagnolisme, défaut existant encore en 1830 » (ch.XXXI, p.829)

16) ch.XXIII, p.747.

17) ch.XXI, p.730.

Enfin, on trouve des cas où l'espagnolisme d'Elisabeth aurait même fonctionné à l'encontre de l'intérêt immédiat du petit Henri. Même si Elisabeth était probablement plus de son parti que son frère¹⁸⁾, elle aussi passe sous silence l'« injustice » de Chérubin et de Séraphie : « [...] ni son père (M. Henri Gagnon), ni sa tante (ma grand-tante Elisabeth) ne pouvaient ou n'osaient lui [= à Séraphie] imposer silence, [...] »¹⁹⁾. »

Quand il était question de l'invitation des amis pour Henri et qu'Elisabeth aurait pu user de son influence, elle se taisait et « haussait les épaules²⁰⁾. » C'est probablement son espagnolisme qui explique ce mutisme. Face à la brouille entre Henri Beyle et Séraphie, Elisabeth, « par fierté espagnole, n'ayant pas d'autorité légitime, restait neutre ; [...] »²¹⁾ Quand le petit Henri profitait des sorties avec elle pour visiter la Société des Jacobins, Elisabeth, toujours au nom de son « espagnolisme », tente de le dissuader de cette aventure :

[...] ma tante au caractère espagnol me regarda d'un air fort sérieux. [...] « [...] Et je ne me soucie pas d'avoir à parler de toi avec ton père. Je ne te mènerai plus chez Mme Colomb²²⁾. »

Si elle paye la leçon du géomètre Gros pour Henri Beyle :

[...] ce n'était pas l'argent qui devait coûter à cette âme remplie de l'orgueil le plus juste et le plus délicat, il fallait que je prisse ces leçons en cachette de mon père, et à quels reproches fondés, légitimes, ne s'exposait-elle pas ?²³⁾

D'ailleurs elle montre peu de sympathie à l'égard de la Révolution sanglante pour qui Henri Beyle déclare, lui, dès ses plus jeunes années, un enthousiasme ardent : « Ma tante Elisabeth n'avait horreur que des condamnations à

18) « Ma seule tante Elisabeth m'était restée fidèle. » (ch.XII, p.652). Voir aussi ch.XXIV, p.760.

19) ch.XI, p.644.

20) ch.IX, p.618.

21) ch.XV, p.682.

22) ch.XV, p.687.

23) ch.XXXIV, p.860.

mort²⁴⁾. » L'exécution de Louis XVI « redoublait le silence hautain et espagnol de ma tante Elisabeth²⁵⁾. » C'est encore à l'espagnolisme que fait appel Stendhal pour expliquer pourquoi Elisabeth Gagnon n'était pas entièrement du côté de Henri Beyle.

Mais cette neutralité s'explique-t-elle uniquement par sa « fierté espagnole » ? Ne peut-on pas l'interpréter aussi comme une forme de consentement implicite ? L'« espagnolisme » d'Elisabeth n'a-t-il pas une fonction finalement analogue à celle du « fontenellisme » de Henri Gagnon ?

La lecture attentive de la *Vie de Henry Brulard* nous montre que les aspects négatifs de Henri et d'Elisabeth Gagnon sont soigneusement dissimulés dans l'équivoque de termes comme « ma famille », « mes parents » ou « on » : « [...] mes parents [...] blâmaient tout, ils *avaient la jaunisse*²⁶⁾ » ; « [...] jamais on ne m'a permis de parler à un enfant de mon âge. Et mes parents, s'ennuyant beaucoup par suite de leur séparation de toute société, m'honoraient d'une attention continue²⁷⁾. » Il semble toutefois difficile d'imaginer que le terme générique de « famille » n'exclure constamment les personnes du grand-père et de la grand-tante. Quand il était question d'amener le petit Henri au spectacle, c'était « malgré tout le monde ». Stendhal s'interroge, entre parenthèses : « mais quels étaient donc les opposants avant 1790 ?²⁸⁾ » Une lettre de Pauline Beyle à son frère nous laisse entrevoir l'image de Henri et d'Elisabeth Gagnon en 1804, qui n'est autre que celle de vieillards moroses : « Lorsque la partie se retire, je vais voir ma tatan [=Elisabeth] et ordinairement assister aux sermons que ma tatan ou le grand-père m'adressent, car je ne sais jamais ce qu'ils disent²⁹⁾. » Stendhal divise artificiellement sa famille en deux camps opposés. Mais un des premiers souvenirs de Stendhal n'est-il pas la réprobation *unanime* de toute sa famille face à son imprudence dangereuse ? :

24) ch.XII, p.654.

25) ch.XVI, p.691.

26) ch.IX, p.620.

27) ch.IX, p.623. Voir aussi ch.X, p.629.

28) ch.V, p.571. Cf. Geneviève Mouillaud, *Le Rouge et le Noir, roman possible*, Larousse, 1973, p.188.

29) Lettre de Pauline Beyle, 26 août 1804, *Correspondance I*, Pléiade, p.1085.

Le couteau de cuisine dont je me servais m'échappa et tomba dans la rue, [...] près d'une Mme Chenevaz ou sur cette madame. [...]

Ma tante Séraphie dit que j'avais voulu tuer Mme Chenevaz ; je fus déclaré pourvu d'un caractère atroce, grondé par mon excellent grand-père, M. Gagnon, qui avait peur de sa fille Séraphie, la dévote la plus en crédit dans la ville, grondé même par ce caractère élevé et espagnol, mon excellente grand-tante Mlle Elisabeth Gagnon³⁰⁾.

Stendhal avait toujours peur : lui qui n'a pas pu pleurer à la mort de sa mère n'était-il pas en fait, comme l'affirmait Séraphie, « insensible » ?³¹⁾ ; lui qui ne pouvait pas aimer son père, n'était-il pas un « monstre » ? :

Aux yeux de mon père j'avais un caractère atroce ; c'était une vérité établie par Séraphie et sur *des faits* : l'assassinat de Mme Chenevaz, mon coup de dent au front de Mme Pison-Dugalland, mon mot sur Amar³²⁾.

« Je suis donc un monstre », me disais-je. Et pendant de longues années je n'ai pas trouvé de réponse à cette objection³³⁾.

Pour balayer cette accusation, pour éviter d'être reconnu unanimement comme monstrueux, « atroce » ou « insensible », il tente de démontrer la fausseté de Chérubin et de Séraphie, même si personne ne s'était publiquement opposé à eux. Nous croyons que c'est là la nécessité première de cette autobiographie.

* * *

La *Vie de Henry Brulard* constitue un espace où tous les protagonistes cachent quelque chose. C'est par Séraphie que Henri apprend l'amour malheureux d'Elisabeth³⁴⁾. De même, il est instruit, par Elisabeth, de l'aversion de sa mère

30) ch.III, p.551-552.

31) Voir notre article : « Stendhal et les *Confessions* de Rousseau — « pointes d'esprit » de Henry Brulard », in *Studies and Essays, language and literature*, No.14, The Faculty of Letters, Kanazawa University, mars 1994.

32) ch.XI, p.645.

33) ch.XXV, p.771.

34) ch.VII, p.595.

à l'égard de son père : « En me parlant de ma mère, un jour, il échappa à ma tante [=Elisabeth] de dire qu'elle n'avait point eu d'inclination pour mon père³⁵⁾. » Même à l'intérieur du camp de Henri : « M. Gagnon estimait et craignait sa sœur qui lui avait préféré dans la jeunesse un frère mort à Paris, chose que le frère survivant ne lui avait jamais pardonnée ; mais, avec son caractère à la Fontenelle, aimable et pacifique, il n'y paraissait nullement ; j'ai deviné cela plus tard³⁶⁾ » ; « Elle [=Elisabeth] sentait, mais n'exprimait jamais, un assez grand mépris pour le fontenellisme de son frère (Henri Gagnon, mon grand-père)³⁷⁾. » Du fait de son espagnolisme, Henri Beyle, lui aussi, dissimule ses sentiments. Présenté comme le contraire de l'hypocrisie, l'espagnolisme recommande la dissimulation de ses véritables sentiments devant sa famille, ce qui constitue pour Henri Beyle un acte héroïque³⁸⁾.

C'est une auto-justification que tente Stendhal dans la *Vie de Henry Brulard* en démasquant à la fois les motifs cachés de ses ennemis comme des siens. Le camp ennemi, celui de son père et de sa tante, il est présenté comme menteur et tyrannique. C'est lui qui inflige à l'enfant un traitement injuste. Pour le prouver il invente des hypothèses ; Séraphie et le père voyaient en lui « un obstacle moral ou légal à leur mariage³⁹⁾. » Ou bien :

Il fallait, pour être juste, voir des bourgeois bouffis d'orgueil et qui veulent donner à leur *unique fils*, comme ils m'appelaient, une éducation aristocratique. [...] ils décoraient cette vexation du nom d'éducation et probablement étaient de bonne foi⁴⁰⁾.

Supposer des motifs cachés permet à Henri Beyle de se convaincre qu'il était réellement traité injustement et par là même de se dissiper de l'obligation du sentiment filial à leur égard.

Quant au camp allié, son grand-père et sa grand-tante, pour les trouver

35) ch.XII, p.653.

36) ch.VI, p.591-592.

37) ch.XII, p.653.

38) ch.IX, p.623-624 ; ch.XII, p.655 ; ch.XV, p.682 ; ch.XVI, p.700 ; ch.XX, p.717 ; ch.XXVII, p.789 ; ch.XXVIII, p.796.

39) ch.XI, p.643.

40) ch.IX, p.621-622.

vraiment de son parti, il affirme qu'ils dissimulaient leurs véritables sentiments : s'ils ne venaient pas suffisamment à son secours ou s'ils ne dénonçaient pas assez la tyrannie de Chérubin et de Séraphie, c'était bien malgré eux, à cause de leur « fontenellisme » et de leur « espagnolisme », dont les notions ne relèvent que du temps de l'écriture autobiographique.

(金沢大学助手)